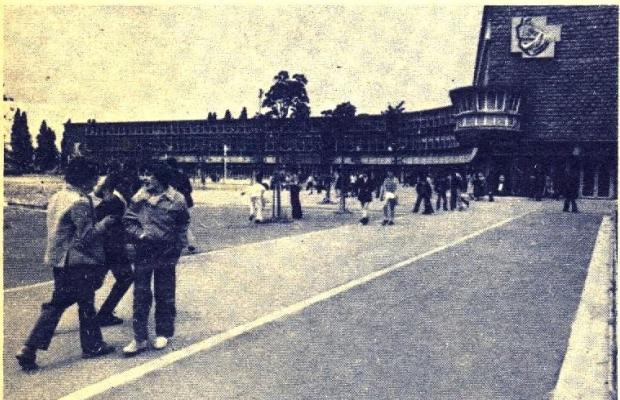


Une grande enquête de Rose Vincent

Radiographie d'un lycée



Ce n'était jamais arrivé : un grand lycée de Paris a accepté pour *ELLE* une gigantesque opération « portes ouvertes ». Au lycée Honoré-de-Balzac, l'un des plus agités de 68 à 70, Rose Vincent et Catherine Chaine ont pu, pendant dix jours, circuler librement, regarder, écouter, bavarder avec professeurs, élèves, bibliothécaires ou femmes de ménage. En 1971, le lycée a repris son calme : on y travaille, on y passe normalement les examens ; mais les journées de fièvre ont laissé des traces encore mal cicatrisées. Dans ces bâtiments conçus pour un travail austère circule une foule bigarrée et farfelue : ce contraste facile cache des passions, des désespoirs, des enthousiasmes, des vies qui se jouent. L'impression qui reste, c'est celle d'un profond drame humain mais aussi d'un espoir pour l'avenir.

Trois mille élèves, deux cents professeurs et une centaine d'employés. Un kilomètre de bâtiments, trois kilomètres de couloirs, cent trente-quatre salles, vingt-six mille huit cent quatre-vingt-dix mètres carrés à balayer tous les soirs ; huit mille six cent quarante poulets, quarante tonnes d'autres viandes et sept cents tonnes de charbon consommés chaque année ; un budget annuel qui, si l'on compte les traitements, dépasse le milliard d'anciens francs. C'est cela, le lycée Honoré-de-Balzac.

Un monde grouillant et complexe, riche en contrastes, où les idées fermentent et se heurtent, où le travail quotidien masque les passions extrêmes ; un établissement revenu à un rythme de vie paisible après avoir été un des hauts lieux de la contestation, c'est cela aussi, le lycée Honoré-de-Balzac.

Il ne faut pas croire que ce lycée ressemble à tous les autres. Il est lui-même,

voilà tout. Il y a seulement dix ans un lycée en valait un autre (la légende voulait qu'il y en ait de « bons » et de « mauvais », mais elle n'avait pas beaucoup de fondement, les professeurs et les proviseurs passant de l'un à l'autre). Aujourd'hui, chacun a sa personnalité très marquée : il y a les tranquilles, les endormis, les révolutionnaires, les « pilotes » et bien d'autres. Honoré-de-Balzac a beau avoir commencé son existence après la guerre, comme une assez misérable annexe du lycée de filles Jules-Ferry, il n'y a maintenant plus aucun rapport entre les deux ni aucune ressemblance. C'est un monde à part. Pourquoi, alors, avoir choisi de vous présenter ce lycée-là ? Peut-être, justement, parce qu'il est le premier à accepter l'expérience.

Un lycée qui n'a pas peur des journalistes, c'est rare. J'en connais un certain nombre où l'on est terrorisé à l'idée de dire seulement

un mot de trop devant les témoins inoffensifs et pleins de bonne volonté que sont les délégués des parents ! Ici, rien de tel. Nous avons passé dix minutes dans le bureau du proviseur (un colosse qui ressemble à Lino Ventura — nous découvrions que ce n'est pas indifférent). Juste le temps pour lui de nous dire : « Allez partout, regardez tout, parlez avec qui vous voulez, vous êtes chez vous ». Et pendant dix jours nous avons regardé, bavardé, accumulé des kilomètres de notes après des heures de conversation. Nous avons vu des classes, des examens, des pièces de théâtre, des conseils, des déjeuners et même un début de bagarre.

Dix jours, c'est beaucoup et c'est peu. Il me resterait, je le sais bien, beaucoup à voir et à comprendre encore. Je sens aussi que, ce que j'ai vu, je ne pourrai pas le dire impartiallement sans provoquer les critiques ou l'indignation des pas-

sionnés de tous les bords. Si bien que ce matin, grand jour du bac, assise au soleil dans le jardin soudain déserté du lycée, je me demande par où commencer. Par le commencement peut-être ? Le commencement, c'est une grille, basse et verte, qu'il faut longer interminablement pour trouver l'entrée. A quoi elle sert ? A rien. Les élèves vont et viennent librement et parfois, pour gagner du temps, ils enjambent directement la grille. De loin Madame le Censeur esquisse un geste de protestation désolé, mais le coupable évite de regarder de ce côté. La grille, c'est un symbole de l'esprit français — chacun chez soi — mais surtout de la tradition qui fait du lycée un univers clos coupé du reste du monde. Celui-ci est si clos qu'une conseillère d'éducation, logée sur place et sans famille proche, m'a avoué ne jamais sortir du lycée, parfois pendant plusieurs semaines.

Monde fermé, le lycée mêle pourtant dans ses cours et dans ses classes une incroyable variété d'élèves, issus aussi bien du très bourgeois XVII^e arrondissement que de la banlieue « rouge » de Clichy, ou parfois venus exprès de très loin.

Si l'on voulait en chercher des symboles, on en trouverait bien d'autres. La situation dangereuse du lycée, par exemple, le long du boulevard extérieur où les autos sortent en grondant d'un tunnel, à plus de cent à l'heure ; déjà deux accidents mortels cette année. Mais il ne peut être question, bien entendu, de barrer d'un feu rouge cette voie

majeure de contournement de Paris.

Il faut bien, de toute façon, que les lycéens connaissent le code de la route, à en juger par le nombre de deux-roues qui couvrent le trottoir du boulevard Bessières. Il y a de tout, d'humbles cyclomoteurs et quelques grosses motos étincelantes. Toute cette armada converge chaque matin à 8 h vers

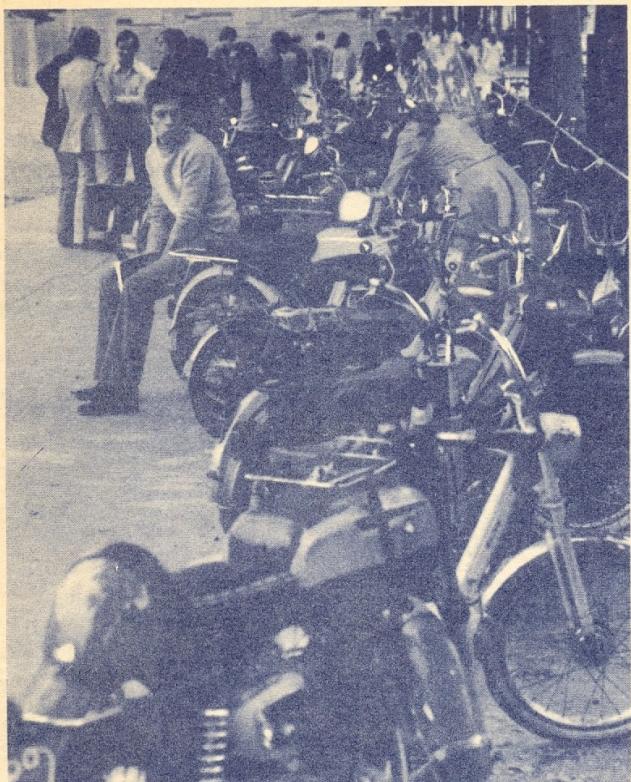
l'entrée du lycée, venant parfois de l'autre bout de Paris ou de banlieues lointaines : car Balzac offre une variété d'options que l'on ne trouve pas partout et il n'est pas rare de voir un lycéen faire une heure de trajet dans chaque sens pour trouver ici des cours d'arabe ou une section technique spéciale.

L'entrée du lycée à huit

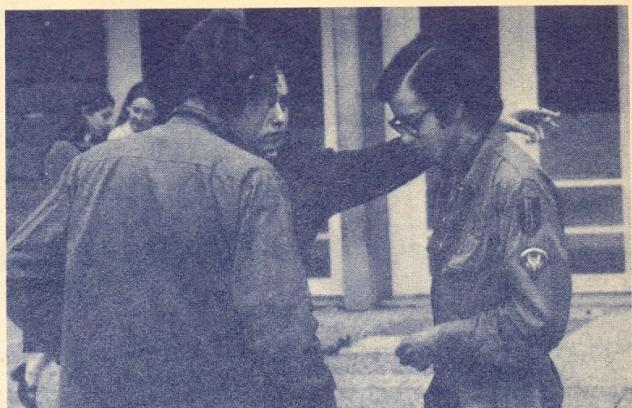
heures — et bien plus encore la sortie à midi — ce sont de vrais spectacles. Filles en mini-jupes, en jupes à ras de terre, en pantalons, en tee-shirts bariolés, en volants, à colliers, à pendeloques, à boucles d'oreilles.

Garçons en velours, en jeans effrangés, à cheveux longs, à cheveux courts, barbus qui, à dix-sept ans, en pa-

Un monde complexe et déconcertant



Chaque matin une mer de deux-roues.



Discussion, discussions et encore discussions.



Une foule bigarrée et souvent chevelue.



Des « petits » séparés des grands.



Une allure bohème pour les récréations.



Tenues d'examen pittoresques.

raissent trente — tout ce pittoresque empêcherait presque de remarquer les jupes plissées bleu marine et les pulls gris qui subsistent vaillamment. Je n'ai pas vu de short : il paraît qu'il est fortement déconseillé : mais si une élève l'arborait, je ne crois pas qu'elle serait renvoyée chez elle ! Pas plus que ces innombrables filles aux yeux cernés de noir, qu'il n'y a pas si longtemps les surveil-

lantes générales envoyait se débarbouiller ! Sans ordre, la foule bigarrée traverse librement le jardin, se répand dans les couloirs et gagne les salles de classe. Car ce bâtiment ultra-moderne, dont l'architecture fut célèbre dans les années 50, et qui déploie ses verrières en un vaste arc de cercle tourné vers le Midi, correspond tout de même à la conception ancienne, avec halls et

interminables couloirs faciles à surveiller. Il faut reconnaître qu'il possède plusieurs étages de magnifiques salles de physique, chimie, sciences naturelles et, pour les professeurs quelques ascenseurs, nouveauté sûrement révolutionnaire à l'époque. Les élèves se contentent de piétiner le pavé moucheté tristement gris, entre les murs revêtus de petits cailloux agglomérés

dans un enduit terne, pas salissant, c'est sûr, mais incroyablement cafardeux. Fallait-il vraiment donner pour cadre à la vie d'adolescents cette couleur de prison ? Elle n'a pas empêché, semble-t-il, depuis 68, les graffiti de toutes sortes, puisqu'il a fallu sabler deux fois la façade pour les effacer. En tout cas, cette grande crise-là me paraît finie : on ne voit plus d'inscriptions.

Dans les autres lycées, mai 1968 n'a souvent été qu'un feu de paille. A Balzac, au contraire, l'agitation a duré un an.

Les murs, pourtant si tristes et si neutres, se font ainsi le baromètre d'un état d'esprit. Paisible cette année, le lycée a pourtant connu des jours fort agités. 8 mai 68 : le lycée avait son visage normal. « Je n'avais eu aucune intuition, raconte une enseignante. Mais le 9, c'était le choc et une vision d'histoire. J'ai alors compris que rien ne serait plus jamais comme avant. » C'était un tournant, mais dans quelle direction ? Après la grève et l'occupation du lycée, le mois de mai tournait à la fiesta, avec joyeuses orgies sur les pelouses et dans les salles de classe. Et pendant l'année

68-69 le désordre a été tel que nul ne savait quel visage le lycée allait prendre. Ce qui a mis le feu aux poudres : 10 renvois d'élèves en juin 68. Motif invoqué : un niveau scolaire insuffisant. Pas du tout, rétorquent les élèves, leur véritable faute, c'est leur participation aux événements de mai. Bref, à la rentrée 68, tout le second cycle se met en grève : tracts, affiches, cours boycottés, meetings et bien sûr A.G. (assemblées générales) à tire-larigot. Le lycée en octobre a repris sa physionomie de mai. Les commissions se succèdent, l'Education nationale s'en mêle.

Décision finale : huit des élèves sont réintégrés pour apaiser les esprits, et le proviseur — une femme — est chargé d'une mission au rectorat. Un nouveau la remplace, mais les grèves ne cessent pas pour autant. Les élèves se mobilisent à propos de tout : le prix des transports, les accidents du travail sur les chantiers. Contrôler les absences ou les retards, c'est une briade « fasciste » qui déclenche la révolte : on fait des feux de joie avec les cahiers d'appel. Mai 69, le lycée est de nouveau en ébullition. Le censeur a signalé à des parents les absences de leurs en-

fants. Scandale ! Il n'en faut pas plus pour que le bureau du proviseur soit envahi par 60 lycéens. Il est malmené, jeté à terre. Neuf élèves sont renvoyés. A nouveau des grèves massives. Un bâtiment préfabriqué est incendié la nuit ; le lycée est fermé quatre jours et entouré par la police. Balzac est devenu le « lycée rouge » dont parlent tous les journaux.

A la rentrée, les lycéens fêtent le 20^e anniversaire de la Révolution chinoise. Ils ont organisé une grande kermesse avec banderoles, drapeaux rouges et noirs, haut-parleurs, murs barouillés de slogans.

C'est dans cette atmosphère d'incroyable désordre que vient s'installer à la rentrée d'octobre 1969 un nouveau proviseur.

M. Bouchara a déjà fait ses preuves en créant un lycée technique dans le Nord, puis en pilotant à travers les journées de mai le difficile

lycée de Corbeil. En s'installant dans le grand bureau vitré qui surplombe l'entrée et que les élèves appellent le poste de guet, il compte

ses cartes. Il en a quelques bonnes : son calme, la facilité qu'il a à établir de bons rapports humains. Un fils en terminale, ce qui l'aide

à comprendre la mentalité des jeunes et leurs réactions. Son libéralisme, si déterminé que certains le trouvent excessif. Sa



Les lycéennes studieuses et bien briquées existent toujours.

force physique. Et l'atout maître : il n'a pas peur des élèves. Il lui faut une matinée de diplomatie pour faire évacuer le lycée sans appeler la police et, le lendemain, les murs se couvrent d'affichettes : Bouchara, sale flic ! Bouchara on t'em... Mais quand des groupes casqués, armés de bâtons envahissent la cour, qu'ils soient de droite ou de gauche, il descend et jette ses cent kilos dans la bagarre jusqu'à ce qu'il ait séparé les combattants ou expulsé les trublions. Un jour, quelques semaines après la rentrée, il convoque un meneur pour lui laver la tête et — qui sait ? — peut-être l'expulser du lycée. Comme l'année précédente, un commando d'élèves envahit les locaux de l'administration et cherche à pénétrer dans le bureau du proviseur. Lui, se rap-

pelle le sort de son prédécesseur. Il se bat, arrive à faire évacuer la pièce. Le meneur tente de se jeter par la fenêtre, il le rattrape par son fond de culotte. C'est fini. Il lui reste une estafilade à la main, mais il a gagné la partie. L'affaire Guiot, dans laquelle il prend une position en flèche pour réclamer la révision du jugement condamnant un peu vite un lycéen, achève de lui conquérir les sympathies des élèves. « Le protal, il est pas si c... que ça ! » disent-ils. Ce qui, je l'ai vérifié auprès des lycéens que je connais, est un mélange de grogne et d'amitié, de réticence et d'admiration, un grand éloge, quoi ! Et même les adversaires de sa gestion, assez nombreux, le respectent. Peut-être est-il arrivé au bon moment ? Le désordre, la révolution, la destruc-

tion, la fête, quel que soit le nom qu'on lui donne — ça ne peut pas durer toujours, ça fatigue à la longue. Dans la moitié des interviews d'élèves, pris au hasard pendant les récréations, revient un refrain de lassitude : « On en a marre... ». Marre de chahuter, de se battre. Marre des graffiti obscènes, des chaînes cassées, de l'amour à la sauvette. Marre de venir passer plusieurs heures par jour dans ce lieu sans grâce pour en retirer peu de plaisir et ne rien apprendre. On veut la paix. Il ne faudrait pas croire pour autant que le lycée peut tirer un trait sur le passé et recommencer à vivre comme avant. Jamais, jamais les lycéens ne redeviendront ces enfants sages (en apparence) et obéissants (en surface) qu'ils étaient dans le passé.

Tout a été brisé. On a beau, quand on est professeur ou censeur, souhaiter avoir des rapports confiants avec des élèves, c'est difficile quand ils vous ont promené sous le nez des écriveaux : « Crève, salope ! ». Les jeunes, eux, ont peur de se « laisser avoir », d'être manœuvrés. Ils s'accrochent aux libertés qu'ils ont conquises. Alors ? Il faut inventer, reconstruire. Trouver de nouvelles manières de travailler. Apprendre à revivre côté à côté, dans une atmosphère encore très fortement politisée. On n'est plus en 68, quand les professeurs d'opinions opposées ne se saluaient plus ; mais le lycée reste fortement divisé en factions qui se font une guerre larvée. Côté élèves, ils sont de toutes les opinions ; mais avec une nette majorité à gau-

Les professeurs : leurs méthodes diffèrent, elles ne dé



Après un conseil de classe, un professeur qui encourage.

che. Car, dans le courant de l'année 1969 si agitée, bon nombre d'opposants ont quitté le lycée, souvent pour aller dans des écoles privées. Ceux qui restent souhaitent travailler eux aussi et passer leur bac — à part quelques petits groupes très engagés. Il y a, semble-t-il, une dizaine d'élèves d' « Ordre nouveau » ou d' « Action française », une cinquantaine de gauchistes, les uns et les autres équipés de casques et de gourdins. Ajoutez-y une trentaine d'anarchistes et 5 ou 600 sympathisants plus paisibles. En fait, les quelques dizaines d'activistes toujours prêts à la bagarre limitent pour l'instant leurs revendications à des points de détail : ils demandent à fumer et manger quand il leur plaît ; ou à occuper librement les pelouses. Les classes de préparation aux

grandes écoles ont droit à un local syndical : je l'ai trouvé désert, avec quelques vieilles affiches traînant sur une table en bois blanc. Il reprend vie, sans doute, quand une grève se prépare. L'affichage politique est libre, « à condition qu'il ne comporte pas d'insultes » ; j'y ai vu dénoncées comme ennemis publics plusieurs vedettes politiques, mais ni élèves ni professeurs. En fait, les affiches sont plutôt d'extrême-gauche. (« Je suis contre la liberté d'expression pour Ordre nouveau », nous a dit un gauchiste). Mais on voit aussi s'opposer, sur des surfaces égales, les « sionistes » et les « palestiniens ».

Côté professeurs : quatre syndicats s'affrontent sur presque tout ! On dirait que la pédagogie ne peut pas se distinguer des opinions



Mme Dubourdieu : une animatrice du club hispanique.

politiques. Qu'un membre d'un syndicat propose une expérience, une réforme, et les adhérents du syndicat opposé sont automatiquement contre. Les isolés se sentent un peu en marge. « Je n'appartenais à aucun syndicat, je suis restée près d'un an sans pouvoir parler à personne », m'a dit une jeune professeur. Elle exagère, c'est certain. Mais pas tellement, et le proviseur en convient.

— C'est vrai, reconnaît-il, que dans ces établissements il y a une grande solitude. Nous n'avons pas de service d'accueil. Peut-être faudrait-il des réunions plus fréquentes, plus petites, plus amicales, moins officielles. Avec certains professeurs, je joue au tennis, au bridge. J'en reçois chez moi. Je reçois les délégués syndicaux dans mon bureau. C'est vrai que le bu-

reau du proviseur est plus ouvert aux syndiqués. Les nouveaux professeurs sont perdus dans un monde trop grand, à Paris beaucoup plus qu'en province.

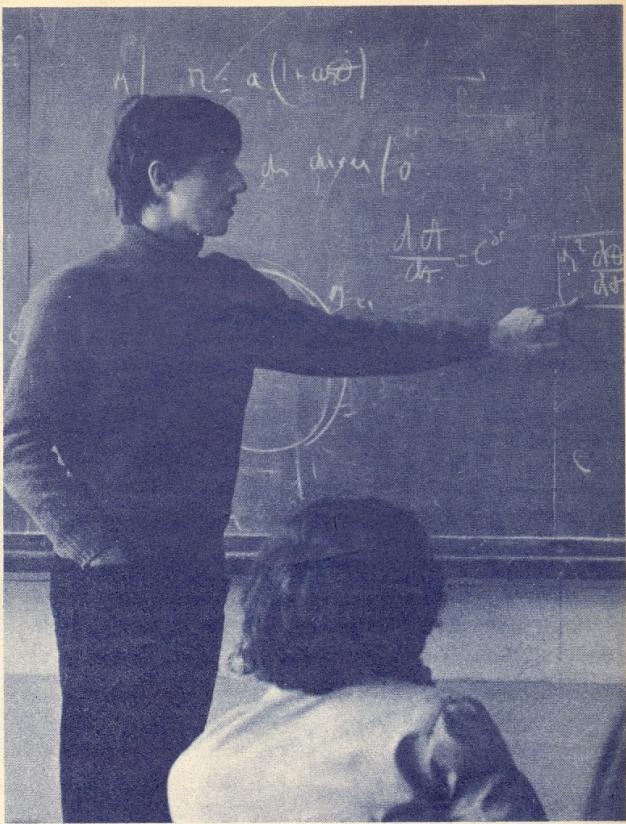
Il faut noter qu'à Balzac les trois quarts des professeurs sont syndiqués, proportion exceptionnellement importante.

Le S.N.E.S. Nettement marqué à gauche, il a une très grosse influence à Balzac. Il réunit la moitié des professeurs, envoie par les élèves des tracts aux parents et fait des réunions avec eux. Il demande, entre autres, davantage de matériel, de surveillants, de classes de rattrapage. Il insiste sur le recyclage et la formation des professeurs. Mais il n'approuve les expériences pédagogiques que si l'Etat leur paie pour cela des heures supplémentaires.

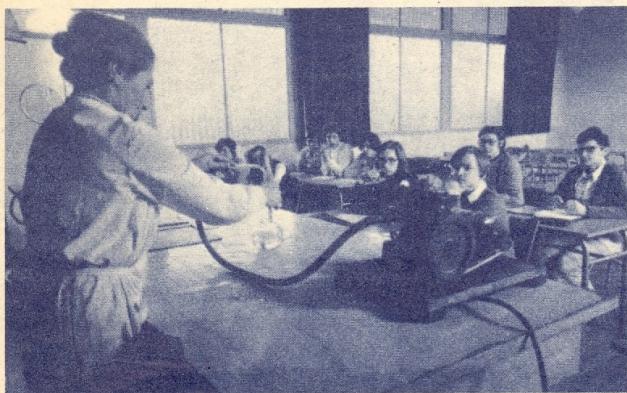
pendent pas de l'âge mais du tempérament personnel.



Un cours de maths par groupes de 3 ou 4.



Encore des maths : au tableau, M. Cottrell.



A Balzac, des équipements scientifiques modernes.



Entre professeurs et élèves des rapports souvent plus directs qui n'excluent pas le respect.

Les élèves entre eux : discussions éternelles, flirts



Les pelouses sont interdites, mais il y a quelques entorses à la règle...

Son secrétaire, M. Cottrell, est un jeune professeur de maths très populaire, qui ne paraît pas beaucoup plus âgé que ses élèves.

Le S. G. E. N., nettement plus petit ici (17 professeurs) s'intéresse passionnément aux nouvelles méthodes pédagogiques, réclame des classes de niveau, etc. Mlle Tintant qui le représente, une blonde à chignon, pleine d'entrain, s'enthousiasme, rêve de passionner ses élèves en partant de ce qui les intéresse déjà (que ce soit le problè-

me noir ou la Révolution russe) pour élargir leur horizon ou en encourageant leurs travaux personnels. Tant pis si c'est du travail bénévole : « Réalisons d'abord, battons-nous après » dit-elle. Le S.G.E.N. est souvent d'accord avec le S.N.E.S.

Le G. A. L. B. (26 professeurs) n'a aucune expérience syndicale. Il s'est formé spontanément en mai 68 pour réunir des non-syndiqués (il y en avait alors 40 %) dans un mouvement de défense. Fidèle aux idées

de travail personnel et de préparation aux examens, il prône certaines réformes nouvelles comme le bac par matières. « Mais je suis contre l'anarchie », dit nettement Mlle Gastinel qui l'a fondé à Balzac. Avec ses cheveux très blancs, son maintien très digne, son grand souci des élèves et sa Légion d'honneur gagnée pour faits de résistance, elle est l'image même de l'université traditionnelle et non sans grandeur.

Le S. N. A. L. C. estime

que les réformes actuelles sont très dangereuses et voudrait restaurer les valeurs d'ordre, d'effort, de travail. Il regroupe 33 professeurs, 7 de moins que l'an dernier, car certains, lassés, ont demandé leur mutation ou ont pris leur retraite. Mlle Olphe-Galliard, cheveux gris très rades, austère tailleur gris, ne reconnaît plus ses élèves de latin-grec dans ces jeunes critiques insolents. Elle pense que le courage n'est pas de partir mais de lutter.

Pour ou contre les réformes actuelles, les syndicats divisent le lycée en deux blocs irréductibles, ce qui crée une atmosphère de tension parfois pénible.

La bagarre porte surtout sur les conseils de classe.

L'an dernier, M. Bouchara, à titre d'expérience, y invi-

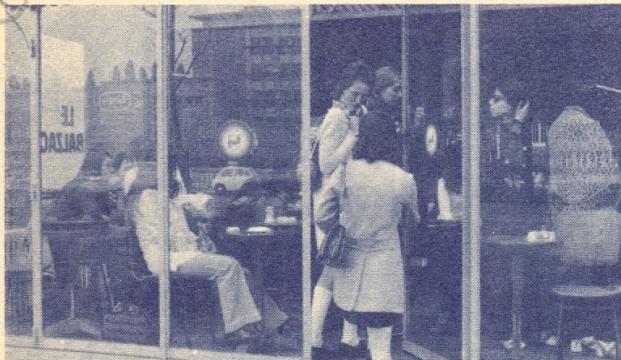
tait tous les élèves et les parents. S.N.A.L.C. et G.A.

L.B. se sont opposés à ce qu'ils considèrent comme

sans complexes et intense travail de groupe.



Le travail de groupe a de plus en plus d'amateurs.

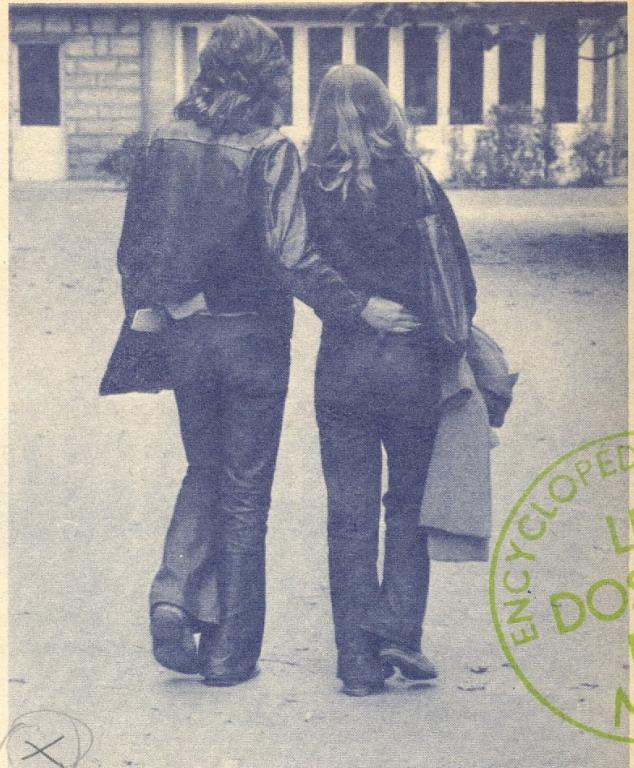


L'heure du déjeuner emplit les cafés voisins.

une violation du secret professionnel. Sur décision de l'Education nationale, on y a renoncé. Seuls les délégués des élèves et des parents y assistent, les autres étant seulement invités à un pré-conseil où l'on ne décide pas des passages dans la classe supérieure. Côté parents : ils sont groupés, eux aussi, en associations de tendances différentes — et qui correspondent plus ou moins à celles des professeurs : les « autonomes » avec le G.A.L.B., la fédération Corneec avec le S.N.E.S., etc. Vous vous y perdez ? Il y a de quoi. L'ennui, c'est que beaucoup de parents s'y perdent aussi et, maintenant que la paix est revenue, leur goût pour la tranquillité et leur indifférence naturelle font qu'ils participent de moins en moins. A part, bien entendu, ceux qui siègent au conseil

d'administration où sont représentés aussi tous les syndicats. On assiste alors à de belles disputes ! L'une d'elles s'est même déroulée l'an dernier sur l'écran de télévision, dans une célèbre émission sur les professeurs.

La réunion où nous sommes en cette fin d'année est plus calme. C'est ainsi, me dit-on, depuis qu'il existe un certain accord entre le proviseur et la majorité de gauche (une toute petite majorité, 52 ou 53 %, mais enfin elle suffit pour gouverner). Il y a bien une polémique assez vive entre Mlle Olphe-Galliard et les délégués du S.N.E.S. au sujet de la surveillance des élèves pendant une grève récente, mais elle ne s'envenime pas. 8 élèves et parents sont présents. Et aussi le médecin, un psychologue et diverses personna-



Lycée mixte : les couples se forment naturellement.

lités. En tout 54 personnes. On parle beaucoup d'argent pendant ce conseil où l'intendante, Mlle Niverd, rend compte des finances, et je me surprends à penser à elle plutôt qu'à ses comptes compliqués. Une intendante, dans un lycée, est rarement portée au premier plan. Les professeurs la voient peu, les élèves la reconnaissent à peine. Rien de commun entre sa vie et celle d'un chef d'entreprise, et pourtant... C'est elle qui veille sur cet énorme bâtiment, qui équipe (en consultant les professeurs) les 134 salles de classe, qui achète un tableau noir ou un projecteur de cinéma, qui discute avec le rectorat du montant de la subvention représentant, grossso modo, l'argent de poche du lycée ! Sans compter ce cauchemar : mille sept cents adolescents à déjeuner tous

les jours — décider chaque semaine de ce qu'on va manger, faire les achats, diriger la cuisine, et finalement se boucher les oreilles pour ne pas entendre les inévitables récriminations.

Je retombe sur terre. On en est encore aux soucis d'argent du lycée. L'Etat envoie l'argent en retard. Les bâtiments ont besoin de réparations. Il est encore plus urgent de remplacer les tableaux noirs usés que d'acquérir une méthode audio-visuelle d'anglais. On n'a pas assez de papier et de timbres pour envoyer des lettres d'information aux parents et M. Cottrell suggère d'éditer un bulletin d'information avec des pages de publicité payante pour le financer, comme cela se fait déjà dans d'autres lycées. Suggestion retenue.

Le conseil ronrone. Est-ce la fin ? Non, voici qu'un père se lève. Il appartient à la fédération autonome de parents et, avec une grande liberté, se lance dans une franche attaque. Il évoque l'affaire Guiot, se plaint qu'un livre in-

terdit et ordurier ait été diffusé avec la complicité d'un professeur, sans que le proviseur fasse un scandale. Réponse : le scandale aurait été la meilleure publicité pour ce livre et même l'élève le moins politisé se serait jeté dessus. Un

professeur qui a commis une faute professionnelle doit être sanctionné efficacement mais avec discréction... A travers questions et réponses se dessine une assez fascinante leçon de gouvernement. Un lycée, depuis mai 68, ressemble

assez à la navigation sur une mer démontée ; il faut savoir prendre la vague et épouser les creux — et se fier à son intuition plus encore qu'aux principes, car une erreur minuscule d'orientation peut provoquer le naufrage.

Pour organiser cette énorme masse humaine perpétuellement proche de l'ébullition, un tout petit état-major : l'administration, qui souffre d'être impopulaire.

Il faut bien que le lycée marche et que ceux qui veulent y travailler travaillent ! Tâche difficile, confiée à un minuscule état-major : à côté du proviseur, le censeur, l'économie et 6 conseillers d'éducation chargés chacun d'un secteur. Ne soyez pas surpris de ce titre nouveau, qui n'existant pas de notre temps. Il s'agit des anciens « surgés » — les surveillants généraux — dont on a réformé la profession. Las de jouer un rôle d'adjudant qui faisait d'eux, trop souvent, la bête noire des élèves, ils ont réclamé et obtenu d'être considérés comme de véritables éducateurs. A Balzac, chacun s'occupe d'un nombre limité de classes, situées dans un secteur précis : les sections techniques à une extrémité du lycée, les petites classes à l'autre bout, complètement séparées du 2^e cycle par le grand hall d'entrée. On ne favorise pas les mélanges et les règles diffèrent. Dans le 2^e cycle, à partir de la seconde, on peut fumer dans la cour, sortir librement, obtenir une salle de réunions ; dans le premier cycle, non. Parfois les élèves de troisième protestent con-

tre cette discrimination. « On peut avoir 16 ans en 3^e et 14 ans en seconde, alors, à quoi ça rime », se plaint Marina, une grande brune qui justement a conservé des amis de l'autre côté de la frontière. « On ne peut pas passer dans la cour du 2^e cycle, soi-disant parce qu'ils fument, en réalité parce que leurs idées subversives pourraient contaminer nos petites âmes pures... »

A tort ou à raison, c'est la règle — ou plutôt une des règles, qui ne sont pas en très grand nombre. La défense de fumer dans les couloirs a été instituée pour que les couloirs et les classes cessent d'être une littière de mégots. Mais les surveillants chargés d'assister les conseillers d'éducation et de faire respecter cette mesure ont beaucoup de mal et se font insulter — à moins qu'ils ne soient complices.

« Nous sommes l'administration maudite ». C'est Mlle Enu, le censeur, qui parle. « Depuis 68, les rapports entre elle et les élèves sont devenus beaucoup plus officiels... Les élèves envoient des délégués aux conseils : et là, c'est un délégué en face d'un censeur

— une fonction en face d'une autre. Autrefois, je pouvais parler à Paul ou à Marie, en tant que personne... »

C'est ainsi qu'elle ressent la situation, en tout cas, et visiblement elle en souffre. Même si elle sait bien que l'énormité du lycée joue son rôle dans cette coupure. Il y a 23 ans qu'elle est censeur, jouant ce rôle d'associée et de doublure du proviseur, à ce point confondu avec le lycée que, quand elle sort pour acheter un morceau de pain, elle a l'impression de faire une fugue. Les élèves, elle les connaît bien : parfois elle les suit de la 6^e à la terminale. Moins bien leurs parents : bien que sa porte leur soit ouverte lundi, jeudi et samedi, ils ne viennent guère. « Ils ont peur de déranger, mais ils ont tort. Les informer fait partie de mon travail. 3.000 parents, c'est beaucoup ? Oui, mais étalés sur toute l'année ou les années... » Rêve sans doute car, surchargée de travail et privée de secrétaire, je ne la vois guère recevant plus de deux ou trois cents parents chaque année... mais il traduit un intense besoin de contact et de dévouement.

Ce métier, elle l'a aimé avec passion, c'est certain. « Mais je ne le conseillerais à personne. Ça demande trop, tout, toute la vie. Je suis allée à un conseil de classe le jour de la mort de ma mère, et c'était la personne que j'aimais le plus au monde... »

Problèmes de pédagogie, réunions, conseils de classes : c'est dans tous les lycées le travail du censeur ; mais surtout chaque année la préparation de l'emploi du temps avant la rentrée scolaire ; tâche qui n'est pas assignée par la loi, mais c'est une tradition que l'on ne songe pas à changer. Il est difficile, de l'extérieur, de se représenter le monument qu'est l'emploi du temps d'un grand lycée. Imaginez 3.000 personnes qui toutes ont des temps de présence différents, des occupations différentes. Tel professeur habite loin, tel autre souhaite être libre le jeudi. Dans telle classe, il faut qu'à la même heure certains élèves fassent de l'anglais, les autres de l'allemand ou de l'espagnol. Garçons et filles ne font pas la même gymnastique. Les petits sixièmes ne peuvent pas avoir trois cours difficiles de suite... Tout est

Trois points de rencontre en dehors des classes :



A la cantine, un service pour les grands, un pour les petits.



De nombreux clients à la bibliothèque du premier cycle.

prévu, les salles, le matériel, les circulations dans les escaliers. Tout s'emboîte comme dans un mouvement d'horlogerie de précision.

Un jour prochain, les emplois du temps seront faits par des ordinateurs (le lycée Balzac en utilise déjà un pour la gestion des dossiers) et les censeurs se



Couloirs et paliers : les informations y circulent.

sentiront soulagés et déposés à la fois. Car ce monstrueux emploi du temps, c'est aussi le « chef-d'œuvre de l'ouvrier », clé de la vie équilibrée du ly-

cée. Grâce à lui, tel professeur peut avoir ou non une vie de famille normale ou continuer ses études ; et tel enfant sera ou non fatigué en fin de trimestre.

Tragédie ou comédie, ou peut-être les deux à la fois, l'atmosphère des rapports entre lycéens et adultes est totalement différente de ce qu'elle était autrefois.

C'est sous un jour de comédie que Mme Rousseau, agent de service et mère de famille, chargée des cartes et du matériel audio-visuel, voit se dérouler le spectacle : « Une vraie troupe de Sioux ! Ils chahutent, lancent des chaises, se suspendent aux rideaux... Tenez, la colle pour réparer les cartes... ce que j'usais avant en un an ne me fait plus le trimestre... Pris à part pourtant, ils sont gen-

tils, même les plus durs. Moi je leur dis que j'aurais bien aimé faire des études et qu'ils devraient en profiter. 68 pourtant a plutôt fait du bien, changé l'air... Leur politique, moi je n'y crois pas ; quand ils font grève ils sont surtout contents de sécher les cours... » Peut-être a-t-elle raison, avec son solide bon sens. Mais certains professeurs, souvent ceux qui avaient beaucoup donné d'eux-mê-

mes à leur tâche, ne peuvent avoir cette philosophie souriante. Ce qu'ils vivent, c'est un véritable drame. Parce qu'ils croyaient à leur mission, justement, tout ce qui donnait un sens à leur vie leur paraît détruit. Un professeur, les larmes aux yeux, m'a décrit ce sentiment d'échec total que rien ne pourra guérir : « On a détruit la valeur du travail et ils ne sont même pas heureux,

ces enfants... Je les aime bien, je voudrais les aider, c'est toute ma vie... mais je me sens dépassée et impuissante. Moi qui rêvais de prendre ma retraite le plus tard possible, je vais la demander à 60 ans »... Et une autre a eu ce cri que j'entends encore : « Je croyais que j'étais une femme de gauche, mais je ne voulais pas ça, pas ça... c'était déchirant, on nous a pris les gosses... »



Pareil à lui-même, le baccalauréat.

Est-ce vrai ? Ce n'est pas tout à fait l'impression que l'on retire des conversations avec les élèves.

Laurent et Patrick, 1^{re} écon. Les profs ici sont jeunes d'esprit, quel que soit leur âge.

Sylvie, 1^{re} A. Aime le français, surtout « quand on fait des rapprochements avec les problèmes actuels ».

Marie - Pierre, terminale. On a un tout jeune prof vraiment extra. Il plaisante avec nous, mais on travaille ! Quand il s'est cassé le pied, il est même venu avec son plâtre pour que nous ne perdions pas de temps.

Monique, 3^e. La moitié environ des profs sont intéressants. Moi j'aime bien ceux qui se font respecter. Et ceux qui acceptent de discuter à la fin des cours.

Aline, 5^e 1. On chahute ou

pas. Pas notre prof de français qui est impeccable, elle tire le maximum de nous. Il faut que le prof se fasse respecter.

Annette, 1^{re} B. Dans ma classe, les élèves en ont marre de chahuter. L'année dernière, ils lançaient des boules de neige, des chaises... Résultat, ils n'ont rien fait. On préfère les profs qui se font respecter. Par exemple, en français, c'est passionnant. On travaille par groupes de 4. Les dissertations sont le seul travail que je fais à la maison.

Pierre, 2^e C. Un seul incident dans sa classe, quand un professeur a exigé de mettre tous les garçons au 1er rang et les filles derrière. Ils ont fini par la convaincre. Et ses cours étaient bien faits.

Elisabeth, 2^e A. Se heurte avec le prof de français,

« qui nous prend tous pour des gauchistes ou des crétins ». Voudrait pouvoir discuter.

Olivier, 1^{re} C. Trouve les bons profs rares, et souhaite avoir plus d'hommes « qui aient plus d'autorité ». « Il n'y a plus de sanctions et les profs n'essaient plus de faire travailler les deux derniers rangs ». Regrette les notes chiffrées. Discute avec les profs mais n'irait pas prendre un café avec eux.

Olivia, 3^e. Est heureuse à Balzac car « on travaille dans la liberté, sans la trique, on nous f... la paix. »

Dominique, 1^{re} B. Cette année, on a eu un problème avec nos professeurs de mathématiques. Nous avons eu d'abord un ingénieur sans aucune formation pédagogique. Maintenant un jeune type de 21 ans ; tout le monde le tutoie et per-

sonne ne comprend rien à son cours. Résultat : nous avons perdu notre année en mathématiques.

A travers leurs élans et leurs contradictions, ils le définissent fort bien, le bon professeur qu'ils aiment ! Il « se fait respecter » (notez le retour constant de cette formule), prépare bien son cours, s'intéresse à eux, les fait travailler sans les traiter de haut. Il est proche d'eux sans être trop familier ; au fond la démagogie ne paie pas.

Il n'y a pas dans ce portrait de quoi effaroucher. Alors, pourquoi ce malaise persistant de certains professeurs qui se manifeste en filigrane par de l'absentéisme, ou le refus de s'occuper du fond de la classe ? C'est que l'idée de discussion leur fait peur.

Le métier de professeur est devenu plus difficile : une véritable aventure en relations humaines, à laquelle personne n'a songé à les préparer mais qui, si elle est réussie, peut donner au travail une impulsion nouvelle.

Les chahuts, c'est évident, sont plus nombreux qu'autrefois. Faute de sanctions, dit-on souvent : un élève qui se tient mal ne risque ni mauvaises notes, ni heures de colle ; on peut évidemment le prier de sortir de la classe ; il n'est pas certain que tous les professeurs osent le faire. L'administration défend très rarement les profs chahutés et évite les renvois d'élèves qui conduisent inévitablement à des meetings et à des grèves. Ecoutez Sophie, classe de 5^e 1 :

« Il y a 9 garçons dans la classe ; ils disent des gros mots tout fort. Ils jouent à Daktari pendant le cours, l'un fait la guenon Judy et l'autre le lion qui louche. »

Le proviseur : « Les professeurs et les élèves ont perdu la notion qu'une classe est un endroit ordonné et calme. On en voit qui se tiennent en classe comme dans un fauteuil, n'essuient pas le tableau. Il y a un bruit de fond... Oui, on travaille moins qu'autrefois, je m'indigne aux conseils de classe, quand un professeur dit : « N'a pas remis un devoir de l'année ou du trimestre ». Les professeurs ne devraient pas accepter les élèves qui n'ont pas rendu un devoir, ni les accepter en retard. Pas plus qu'ils ne devraient fumer quand la règle dit qu'on ne fume pas. Il faut que les professeurs jouent le jeu. Pourquoi ne le jouent-ils pas ? Certains par peur, d'autres par manque de fer-

meté. D'autres sont des démagogues : de véritables apprentis sorciers. Je leur dis : dans une classe, comme dans un bateau, il n'y a qu'un pilote — et ce pilote, c'est vous. Si vous ne pouvez plus être le pilote, vous quittez la classe et vous me rendez compte de l'incident. Je fais le problème mien en allant dans la classe, en parlant avec l'élève, en convoquant la famille. Mais il faut que je sois informé. Une fois, dans un incident grave, j'ai giflé un élève de terminale qui avait été incorrect avec un professeur. Je ne veux pas tolérer l'incorrection.

» Bien sûr, il n'y a plus l'arsenal des sanctions. D'ailleurs, je n'y crois pas : elles sont souvent hors de proportion avec la faute mais si un professeur fait appel trop souvent au proviseur, c'est lui qui est en cause. »

Rose Vincent : « Ils sont parfois découragés. Même les meilleurs.

— Non, pas découragés, déçus. Et parfois désarmés, dépassés. La fonction de professeur implique maintenant une somme de connaissances, mais aussi une somme de « savoir faire ». Les élèves n'acceptent plus les professeurs ternes. Les enseignants ont vu s'effondrer un monde auquel ils croyaient, fait d'infraéabilité, de sanctions. Ils ont assisté à une série de mesures qui les obligent à se remettre en cause mais ils ne peuvent pas accepter d'être

contestés. Certains ont passé le cap, d'autres non. Je ne vise pas les plus traditionalistes qui souvent arrivent à dicter leurs cours dans le silence. Les découragés se recrutent souvent dans les disciplines secondaires. Avant, il y avait l'autorité de la fonction. Plus maintenant.

» Alors, ils ont un peu peur, et baissent les bras. Une classe de 40 élèves, ce n'est pas facile. Je connais des professeurs qui entrent dans leur salle avec une inquiétude qui devient peu à peu une véritable angoisse physiologique. Comment les aider ? Il faut les armer mieux. On recycle les ingénieurs, on a recyclé les proviseurs et les censeurs. Pourquoi pas les professeurs ? Il faut que l'Education nationale rende ce recyclage obligatoire. Cela les encouragera. Ils se sentent tellement isolés. »

Recyclage, peut-être ? Pendant des générations, on a demandé aux futurs professeurs de l'érudition, rien d'autre. Elle pouvait peut-être être transmise du haut d'une estrade à 40 élèves bien sages. Discuter avec 40 élèves déchaînés exige une tout autre technique. « Autrefois, les élèves somnolaient sans rien dire... maintenant, quand on les ennuie, ils le disent ouvertement. Alors, si on discute, ça va, si on ne discute pas, c'est fichu... » Et la vive et gaie Mme Delagne précise qu'il faut maintenant une très bonne santé et des

nerfs d'acier. Mlle Gastinel, elle-même, ajoute : « Vous savez, il y a beaucoup de professeurs qui font très bien leur métier, même dans les opinions opposées...

Notre profession n'est pas pourrie, mais nous sommes beaucoup plus mal-aimés qu'avant... Nous aimerais plus de compréhension ». Et il est vrai qu'il faut renoncer une fois pour toutes au cliché du prof endormi dans sa petite vie tranquille. Ce métier est devenu une aventure en relations humaines. Si on la réussit, quelle récompense ! Non seulement des relations plus franches et plus sympathiques avec les élèves, mais encore des idées nouvelles qui naissent et mûrissent !

Des professeurs tout prêts à tenter l'aventure, nous en avons rencontré beaucoup à Balzac, et leur dynamisme nous a paru comme un vent frais, capable de chasser les nuages.

Mme T..., une « matheuse », toute ronde et blonde, estime que la télévision oblige tous les enseignants à se recycler. « Si je n'ai pas vu une émission sur Einstein écoutée par un élève, c'est dommage. Un collègue de sciences qui n'a pas lu le livre de Monod, c'est dommage aussi. » Elle rêve de démonstrations sur ordinateur, de visites au Palais de la découverte... Des professeurs d'espagnol ont fondé un club hispanique où viennent parler des gens comme Paco Ibanez. Mais

Toujours attendu et redouté : le conseil de classe



Tous les élèves sont présents à la première partie du conseil de classe.



Les délégués des élèves ont aussi leur mot à dire.



Les professeurs retrouvent les délégués des parents.

surtout, un cercle de recherches pédagogiques s'est formé, ouvert à tous en principe (bien que certains l'accusent d'être politisé). Dix adhérents la première année et maintenant cin-

quante. 60 % des professeurs souhaitent évoluer, disent les responsables de ce cercle, et ce n'est pas une question d'âge ! Dès l'année prochaine une expérience de tra-

vail d'équipe sera tentée sur quatre classes difficiles. Travail d'équipe de professeurs s'entend : ils se réuniront régulièrement pour parler de leurs élèves et harmoniser leurs cours ;

pour suivre de beaucoup plus près la classe. Ils espèrent seulement que le ministère consentira à prendre ces réunions sur leurs heures de cours : dix-huit heures le plus souvent.

Les expériences pédagogiques se heurtent parfois à l'apathie des élèves saturés et obsédés par les examens.

Seront-ils déçus ? C'est possible. Les élèves eux-

mêmes préfèrent souvent les méthodes traditionnel-

les : tables dans le bon sens, professeurs qui dic-

tent... Ils y sont habitués depuis l'enfance. Deuxième

inconvénient : les expériences et le travail de groupe, c'est fructueux dans une classe de 15 ou 20 élèves. A 35 ou 40, c'est épaisant. Dernière difficulté, la plus grave : comment briser les barrières personnelles entre les enseignants ? Ils sont réservés, rient rarement, sortent peu, vont peu au théâtre ou au cinéma. Leurs relations sont cérémonieuses. Un jour, je cherchais un professeur dont on m'avait donné le nom, Hélène Fournier, mais personne ne semblait la connaître, quand tout à coup une illumination : « Vous voulez dire Madame Fournier ? »

Que les expériences pédagogiques soient réussies ou non, elles auront secoué les cadres rigides, créé de nouveaux rapports plus simples et plus directs. A leurs professeurs les élèves viennent parfois demander conseil pour une robe, pour une opération esthétique du nez ou un repas de fête — toutes choses qui auraient été impensables il y a quelques années. Et ce

jeune économiste qui, ne pouvant finir à l'heure une discussion passionnante entamée avec ses élèves, va la terminer autour d'une tasse de café, est-ce choquant ou plutôt sympathique ?

Discuter, on le voit à chaque page de ce récit, c'est devenu l'obsession des lycéens. On y emploie aussi les récréations. Discussions politiques ou philosophiques que l'on va terminer au bistrot de l'autre côté du boulevard. C'est le quartier général des élèves du deuxième cycle. Pour discuter plus longtemps, on se passe, au besoin, de déjeuner — ou bien on grignote un sandwich en grillant cigarette sur cigarette. Et le médecin du lycée vient de jeter un cri d'alarme : trop de cigarettes sur des estomacs vides, trop de journées sans repas jusqu'au soir. Surtout pour les filles qui veulent maigrir et qui, plus nerveuses, ne prennent pas même le temps d'avaler un café chez elles le matin.

Les parents, eux, croient

qu'elles sont à la cantine : ils ont payé leur demi-pension. Mais bon nombre d'élèves n'y vont pas ; les autres y mangent peu. Sauf le jour des frites, on nourrirait un régiment avec les restes. C'est convenable pourtant et les menus sont équilibrés. Les sandwiches du bistrot ne sont sûrement pas meilleurs ; mais ils ont un goût de liberté. La cantine, avec ses longues tables de réfectoire et ses surveillants est devenue le symbole du bahut d'autrefois. « Faites-nous un libre-service, suggèrent élèves et parents ». Mais il paraît que la transformation coûterait 20 à 30 millions (anciens) et les budgets sont maigres. Au temps où les élèves n'avaient pas le droit de sortir pendant la récréation, ils se retrouvaient volontiers à la bibliothèque. C'est ce que font encore les petits du 1^{er} cycle, qui ont leur bibliothèque à eux. Rendue (grâce au café d'en face) à un rôle unique de travail, la bibliothèque du second cycle a perdu un peu de son public.

Elle reste pourtant un lieu privilégié, silencieux, presque charmant. Tandis que ce matin je bavarde avec la bibliothécaire, tout bas pour ne pas gêner une demi-douzaine de travailleurs vraiment enfouis jusqu'aux oreilles dans leurs bouquins, d'autres défilent, rapportent les livres qu'on leur a prêtés. Je louche sur la pile : Camus, Sartre, Boris Vian, Zola : tous les dieux des lycéens modernes. Ils lisent à peine moins qu'autrefois (40 % d'inscrits au prêt au lieu de 50 %).

La bibliothécaire est une personne gaie par tempérament et optimiste : les élèves ne lui montrent que leur meilleur profil. C'est qu'ils viennent ici seuls et ne cherchent pas à parader devant les copains. Le même élève qui vient de répondre « Ta g... » à un surveillant éteint courtoisement sa cigarette en entrant ici pour se documenter sur un exposé.

Ainsi la bibliothèque est une réussite déjà ancienne. Mais il y en a d'autres plus nouvelles.

Bilan d'une année de paix : des échecs comme le foyer, des réussites comme les déjeuners avec le proviseur. Mais à travers ces tâtonnements se dessine peu à peu, pour le lycée, un nouveau visage.

Le foyer des élèves, lui, a été un échec. Né l'an dernier dans l'enthousiasme foisonnant de mille projets, il s'est peu à peu endormi. Seuls, deux ou trois clubs ont continué à vivoter. Unique manifestation, un bal raté sur toute la ligne : orchestre mauvais et rui-neux, trouble-fête de l'extérieur, caisse volée, lycéens qui s'ennuyaient, le fiasco

a été total. Echec encore : les retards. La rentrée est à 8 heures, il y a des élèves qui arrivent jusqu'à 8 h 15. Plus de deux par classe. C'est un défilé permanent. Théoriquement, le professeur ne doit pas accepter les retardataires sans un billet de retard. Dans la pratique, il le fait souvent. Echec ou demi-échec pour

l'ordre. A peine installés, deux distributeurs de boissons ont été cassés et pillés, les gobelets de carton traînaient partout, jamais dans les poubelles. Les cigarettes sont interdites en principe dans les classes et les couloirs : pourtant les couloirs sont jonchés de mégots dès 10 h du matin. Réussite partielle (ou relative) : la tenue des élèves

dans le jardin. Il n'y a pas si longtemps, les passants du boulevard Bessières pouvaient voir, la nuit à peine tombée, des spectacles curieux sur les pelouses. Un garçon et une fille ainsi surpris ont été renvoyés l'année dernière. Ce genre d'incident ne se reproduit plus. L'administration a mené une guerre « pelouse » sans relâche,



Le déjeuner-débat du proviseur et des délégués des classes de première est animé et détendu.

interdisant même de marcher dessus et de s'y asseoir. Cette campagne pour la bonne réputation du lycée est ressentie par certains élèves un peu comme une brimade ; mais enfin ils s'y plient peu à peu ; les flirts sur gazon sont devenus rares et décents.

Nouveauté positive : entre 12 et 14 heures, M. Bouchara a « porte ouverte ». N'importe quel élève peut venir lui exposer un problème scolaire ou personnel sans rendez-vous ; et ils viennent 6 ou 7 par jour. Le bureau du proviseur n'est plus une forteresse. Réussite : les examens normalement préparés, passés dans le calme. Le matin du bac, il faut montrer patte blanche et carte d'identité pour pénétrer dans le lycée : pas d'agitation, pas de fraude. Les candidats travaillent en paix. Réussite

encore, l'entretien hebdomadaire du proviseur avec les deux assistantes sociales : il est ainsi au courant de tous les problèmes sérieux des enfants et peut leur en parler. Réussite enfin, les déjeuners de fin d'année qui réunissent les délégués de classe avec l'administration. Pour les potaches d'autrefois, déjeuner avec le proviseur était sûrement aussi impensable que d'aller sur la Lune... Et je les trouve un peu silencieux d'abord, ces 42 délégués des 21 classes de 1^{er} qui viennent s'asseoir autour d'une grande table en fer à cheval dans une salle ouverte sur le jardin. La nappe est blanche, le menu soigné avec un air de fête. Il faut que proviseur, censeur et intendante entament des conversations très détendues avec leurs voisins pour que les langues se dé-

lient — mais alors, on dit tout avec le plus grand naturel. Tout : les doléances, les critiques, les demandes d'explications. On parle du bal raté, des retards. On discute un nouvel horaire pour l'année prochaine : des arguments sont échangés sans aucune timidité, ni agressivité.

Ces garçons et ces filles sérieux qui s'expriment avec tant de naturel et même de maturité préfigurent-ils déjà les lycéens de demain ? Le proviseur le souhaite. Rien ne lui ferait plus de peine que de les voir redevenir indifférents, passifs, moutonniers. Accusé par les uns d'être gauchiste et par les autres de « serrer la vis », il se défend avec fougue : « Je suis favorable aux élèves parce que je crois en eux et non pour les acheter. Ils sont ici chez

eux et nous sommes à leur disposition. Mais j'exige les conséquences de ce libéralisme.

» Le libéralisme, c'est un contrat et je ne veux pas qu'il soit entaché de pagaille. On décide ensemble et puis on respecte la règle. Rien ne serait pire qu'un lycée libéral où l'on pourrait arriver à n'importe quelle heure pour aller à n'importe quel cours : un lycée est d'abord un lieu de travail. Et tout peut se faire et se dire dans les limites de la vie. Je n'accepte pas que la démocratie soit jugée sur les apparences du désordre. »

Les élèves de Balzac réussiront-ils à gagner ce difficile pari ? Peut-être. Il leur faut un ou deux ans de plus... Mais s'ils réussissent, la portée de leur démonstration dépassera de loin les frontières du lycée.